

DES INVENTIONS NECESSAIRES.
ÉLOGE DE LA LINGUISTIQUE*

FRANCESC FELIU ET JOSEP M. NADAL
Universitat de Girona

La lecture du *Cours de linguistique général* de Ferdinand de Saussure continue d'étonner. Bien que de nos jours, le *Cours*, soit tombé en désuétude, le parcourir en toute liberté ne cesse d'ouvrir de nouvelles perspectives. Dans sa quatrième partie, consacrée à la *Géographie linguistique*, l'une de celles que Bally et Sechehaye, dans l'édition de 1916, semblent vouloir passer sous silence¹, on peut lire ceci :

Una de dues : o bé definim un dialecte per la totalitat de les seves característiques, i aleshores ens hem de fixar en un punt del mapa i limitar-nos a parlar d'una sola localitat, perquè si ens n'allunyem ja no trobarem exactament les mateixes particularitats ; o bé definim el dialecte per un de sol dels seus trets característics ; aleshores, és clar, obtenim una superfície, la que recobreix l'àrea de propagació del fet en qüestió, però gairebé no cal dir que es tracta d'un procediment artificial, i que els límits així dibuixats no corresponen a cap realitat dialectal. (Saussure 1990 : 262)

Dans cet extrait, Saussure avance deux arguments. D'une part, que le territoire de la langue peut être considéré comme la somme de presque autant de systèmes linguistiques qu'il y a

* Cette étude a été réalisée dans le cadre d'un projet de recherche du Grup d'Història de la Llengua de la Universitat de Girona : *Sobre los territorios de la lengua : la frontera franco-española en la historia de la lengua y de la identidad catalanas* (réf. : FFI2011-27361), financé par le Ministerio de Economía y Competitividad del Gobierno de España.

¹ Au sujet de l'édition du *Cours de linguistique général* préparée par Bally et Sechehaye en 1916 comme étant la première "interprétation" de la pensée saussurienne et non l'expression de la véritable pensée de Saussure, voir Petroff 2004.

de sujets parlants et que, de ce fait, on ne peut grammatiser que sur la base de chacun de ces systèmes individuel ; et que, par ailleurs, lorsqu'une étude prétend couvrir l'ensemble d'un territoire, il faut la limiter à une seule caractéristique pour analyser sa diffusion et définir ses limites par l'isoglosse, ceci ne constituant pas, à l'évidence, une grammaire.

Comme l'a souligné Jean-Jacques Lecercle², ces deux affirmations rendent le thème grammatical très frustrant parce qu'il paraît impossible d'obtenir une grammaire unique à partir d'un ensemble de grammaires aussi hétéroclite. Et, s'il n'existe pas de grammaire de la langue, la langue elle-même existe-t-elle ?

Dans cette quatrième partie du *Cours*, Saussure introduit également une distinction fondamentale entre les *idiomes naturel* (In) et la *langue littéraire* (ou, comme il le précise lui-même, la *langue commune*) :

Per llengua literària entenem no tan sols la llengua de la literatura sinó, en un sentit més general, tota mena de llengua cultivada, oficial o no, al servei de tota una comunitat. Lliurada a ella mateixa, la llengua només dona dialectes cap dels quals no predomina sobre els altres i, d'aquesta manera, es veu empesa a un fraccionament indefinit. Però, com que la civilització, desenvolupant-se, multiplica les comunicacions, es tria, per una mena de convenció tàcita, un dels dialectes existents per convertir-lo en vehicle de tot allò que interessa la nació en el seu conjunt [...]. Un cop promogut a la categoria de llengua oficial i comuna, el dialecte privilegiat rares vegades queda tal com era abans. S'hi barregen elements dialectals d'altres regions ; esdevé progressivament mesclat, sense perdre tanmateix el seu caràcter origina : així, és fàcil reconèixer, en el francès literari, el dialecte de l'Illa de França, i el toscà en l'italià comú. De tota manera, la llengua literària no s'imposa en un no res, i una gran part de la població resulta ser bilingüe, parlant a la vegada la llengua de tots i el patuès local... (Saussure 1990, 256)

Saussure ne s'intéressait pas à la langue littéraire ou commune, et dans son cas le distingue entre *idiome naturel* et

² «The linguist is a cartographer ; the language he studies is the territory he maps out. And as the only truly exact map would be on a scale of 1 : 1, and would cover the territory it represented, the only comprehensive grammar of a language would be coextensive with the language itself. This makes grammar a frustrating business.» (Lecercle 1990 : 18)

langue se bornait à accorder la prééminence à l'élément essentiel, la naturalité :

prescindirem aquí de tot allò que pertorba la visió de la diversitat geogràfica natural i considerarem el fenomen primordial, al marge de tota importació d'una llengua estrangera i de tota formació d'una llengua literària (Saussure 1990 : 257)

Par conséquent, son affirmation de la “langue” comme objet fondamental n'est pas si évidente. Pour Saussure, la langue, contrairement au langage naturel, est un objet construit, secondaire, qui peut difficilement devenir le pilier central de la linguistique. Chomsky a lui aussi exprimé un point de vue similaire en établissant la distinction entre la langue interne, individuelle et intentionnelle (L-i), véritable objet d'étude de la linguistique, et la langue externe, commune et extensionnelle (L-e), qui n'est autre qu'un simple épiphénomène.

Cependant, nous autres, sujets lambda, parlons souvent avec conviction des langues. A l'université on enseigne la *grammaire de la langue x*, que l'on distingue toujours de l'étude des *dialectes de la langue x*. Et les locuteurs perçoivent toujours la langue comme étant bien définie. Ils l'utilisent souvent pour valoriser leur propre façon de parler et celle d'autrui et sont même parfois prêts à mourir pour elle (Mitchell, 2009). Les langues elles-mêmes meurent un jour, ce qui est souvent ressenti très douloureusement par leurs derniers détenteurs (Nettle et Romaine 2000). La mort nous accule souvent à de grands questionnements et dans notre cas, comme dans celui de notre poète catalan Maragall, surgit le doute inéluctable « Ja sé que sou [...] però on sou, qui ho sap ?³ » Que sont et où sont les langues ? Comment sont-elles connectées aux langages naturels, si tant est qu'elles le soient ? Pourquoi en existe-t-il autant ? Ces questions sont à la base de notre réflexion ; réflexion que nous voudrions partager avec des lecteurs de cet étude.

1. Où sont, les langues ?

³ « Je sais ce que vous êtes mais où vous êtes, qui le soit » (traduction Feliu-Nadal).

Pour tenter de répondre à l'une de ces questions, les hypothèses émises par Nettle (1998) pourraient être un bon point de départ. Selon cet auteur, on peut avancer qu'en conditions naturelles, une langue est un ensemble de signes sélectionnés à partir d'un substrat linguistique universel contenant toutes les particularités propres à n'importe quelle langue humaine. Ce choix de signes – également nommé *acquisition individuelle de la langue* – s'effectue, au moins au tout début, grâce à l'interaction linguistique familiale.

Il est vrai que Nettle emploie le terme *langue*. Mais, si nous ne nous méprenons pas, il se réfère en fait aux langues naturelles ou idiolectes puisque le choix dont il parle dépend d'un processus d'acquisition individuel, qui produit toujours un résultat particulier, unique. A savoir que chaque ensemble de signes sélectionnés diffère, bien que peu, de tous les autres. Nettle se place au niveau de la *langue-i*, c'est à dire, sur le terrain des langues naturelles ou idiolectes et, de ce fait, la question fondamentale reste entière. Formulons-la autrement : à quel moment et pourquoi un ensemble de langues naturelles individuelles devient-il une *langue commune* (L-e) ? Pour l'expliquer de façon métaphorique, on commence à présent à faire appel à la génétique des populations. Comme vous le savez, une espèce se définit comme un ensemble d'organismes aux caractéristiques propres ayant toujours un génotype unique. Par conséquent, si nous considérons les langues comme des entités abstraites au même titre que les espèces, nous obtiendrions une amorce de réponse à la question. Dixon (1997), antérieurement à Nettle, puis Ritt (2004) et Mufwene (2008) un peu plus tard, ont déjà exprimé cette idée.

Si nous postulons que les langues sont des entités abstraites, alors, nous communiquons au moyen des langues naturelles. C'est une évidence, car personne, dans des conditions normales, n'utilise une langue pour s'exprimer. Pas plus que quelqu'un ne s'assoit sur une chaise conceptuelle. Mais, dans ce cas, comment passe-t-on des idiolectes, qui servent à toute communication, à la langue, que nous pensons, à tort, utiliser ? Quel ensemble d'idiolectes finit, quand c'est le cas, par former une langue, comment et pourquoi ? La langue est-elle réelle ? Et qu'est-ce que la

langue ? Nous avons tendance à apporter des réponses schématiques à ces questions et à affirmer que la *langue-x* est composée de ces langues naturelles qui en sont de simples dérivés. C'est ainsi que l'on considère la langue comme la forme canonique et originelle⁴ et les dialectes comme des variations plus ou moins importantes. Mais si nous ne savons toujours pas ce qu'est "la langue", elle ne peut être à la base de la réponse. Il nous faut partir des langues naturelles pour expliquer les raisons qui nous poussent à croire aussi catégoriquement qu'un idiolecte concret a acquis le statut de forme canonique ou de prototype⁵.

Nous allons donc tenter de définir une langue à partir des langues naturelles. Mufwene l'a formulé ainsi :

[...] a communal language exists only as a social construct, suggested by the ability of speakers in a particular setting to communicate successfully when they use similar sequences of spoken or signed gestures. (Mufwene 2008 : 15)

Le charme de cette explication tient aux idées de *suggestion d'interaction réussie* et de *ressemblance suffisante*. Selon Mufwene, une langue serait un ensemble d'idiolectes suffisamment semblables pour permettre une interaction heureuse et de ce fait, suggérer, seulement suggérer, *la langue*. Il est évident que nous sommes ici dans le domaine de la catégorisation et de la solution Wittgensteinienne basée sur le concept de *l'air de famille*. La ressemblance, qui est de mal définir, permet des nuances et n'exige aucune exclusivité parce qu'une chose peut ressembler à d'autres à des degrés différents. Ainsi, en ayant recours à la ressemblance de famille, on peut peut-être aborder le problème que pose le flou des frontières linguistiques. Nous voudrions souligner que l'étude des ressemblances ou des dissemblances entre idiolectes prend une importance croissante dans le domaine de l'Histoire de la Langue – ceci amenant à l'étude du contact entre les langues et de leur interférence comme moteur de changement. Telle

⁴ Nettle (1998 : 18) parle particulièrement de «canonical grammatical form» et des divergences que les actes de parole peuvent présenter.

⁵ Le terme *prototype* est utilisé par les linguistes cognitifs. Se reporter à une introduction très claire dans : Arduini et Fabbri 2008.

est la raison pour laquelle nous avons proposé la distance linguistique comme l'un des thèmes centraux de ce livre.

Les langues, par conséquent, sont induites par la possibilité d'interaction fructueuse dans un espace communicatif. Cet espace pouvant être considéré comme une niche écologique. C'était déjà l'idée fondamentale de Nettle. L'envergure des langues, c'est à dire la quantité plus ou moins grande de lectures qui les composent, dépend de l'importance des communautés qui les utilisent et cette dernière est une conséquence des stratégies qui ont dû être mises en place pour résoudre les problèmes fondamentaux de subsistance. Langue et communauté semblent, donc, aller de pair. L'envergure des langues, étroitement liée à l'importance des communautés qui les parlent, est un autre élément qu'il faut tenir en compte quand on retrace l'histoire de la langue : y a-t-il des limites à la croissance d'une langue ? De nos jours où l'on parle souvent de langues globales, il devient pertinent de nous interroger sur leur envergure. Comme dans le cas des Nations ou des Etats, nous croyons que l'espace des langues est délimité par l'équilibre entre les économies d'échelle et l'hétérogénéité des coûts. Autrement dit : plus une langue est importante, plus grande est sa force, mais il est aussi plus difficile de concevoir qu'elle continue d'être induite par des langues naturelles qui, de par leur nombre, tendent à être trop différentes (Alesina et Spolaore 2003, Marina 2010).

Mais, dans les conditions naturelles que nous avons supposées, d'où viennent ces idiolectes assez semblables pour rendre la communication possible ? Et, de quelle manière normalisent-ils l'être abstrait qu'est la langue ? La réponse s'impose d'elle-même. Dans une situation naturelle (par exemple la sélection naturelle dans les processus évolutifs), les enfants acquièrent un ensemble de traits linguistiques à partir des actes de parole qu'ils entendent : en premier ceux de leurs parents (transmission verticale) puis, dans un cercle élargi, de leurs amis. Cependant, l'acquis ne reproduit jamais un double parfait et, par conséquent, donne naissance à des idiolectes toujours uniques – un phénomène semblable à celui de la mutation dans le cadre de l'évolution. Cet apparent chaos est toutefois équilibré par le fait que, lorsque des locuteurs partageant le même espace communicatif (*la niche écologique*)

interagissent, tous les idiolectes sont soumis à une *convergence* qui, comme l'indique Nettle, n'est jamais neutre parce que conditionnée par deux facteurs : la *sélection sociale* et la *sélection fonctionnelle*. Le hasard, dans ce cas, a des limites. Si nous l'avons bien compris, c'est aussi ce qu'a proposé le professeur John E. Joseph dans son ouvrage *Limiting the Arbitrary* (2000). Le premier aspect, que nous allons maintenant aborder se révèle primordial pour expliquer la diversité linguistique du monde moderne.

Néanmoins, cette explication est déroutante. Et elle l'est parce qu'elle soulève deux idées apparemment contradictoires : d'une part l'impossibilité d'éviter le désordre linguistique, représentée par les idiolectes qui immanquablement engendrent la transmission linguistique et d'autre part, l'impossibilité d'éviter l'ordre linguistique, représentée par la convergence linguistique qui aboutit à la suscitation des "langues". Certes, l'ordre linguistique des langues est une réalité secondaire qui "cache" habituellement le désordre dialectal initial et par conséquent, il est en grande partie imaginaire. Jean-Michel Eloy l'a très bien analysé, c'est également la raison pour laquelle nous avons si souvent affirmé que l'on ne peut espérer résoudre la contradiction qu'en considérant que *langues* et *dialectes* sont des unités qu'il faut analyser à des niveaux différents (Nadal 2005) vu qu'il faut

scinder [...] nos objets en deux catégories, l'une primaire que je viens de nommer *le fait proprement linguistique*, l'autre secondaire, après traitement social en quelque sorte, qui n'est un objet (une *langue*) que dans la mesure où il a été constitué comme tel par des processus sociaux ou sociolinguistiques (Eloy 2004 : 15).

Les langues naturelles ou *le fait proprement linguistique* cohabitent si l'on peut dire, à l'intérieur de l'espace de l'usage quotidien, qui serait l'espace de *la parole* en termes saussuriens. Dans cet espace les forces géographiques, sociales et historiques produisent un dynamisme extraordinaire qui rend la compétition inévitable et provoquent une "guerre" entre dialectes pour se confondre avec le prototype. Cet élément, le prototype, devient le noyau central de l'espace de communication où interagissent tous les lectes qui ont en commun une ressemblance de famille, et ceux-ci, selon la

distance qui les sépare du prototype, sont vus comme de meilleurs ou moins bons modèles (López 2010) ayant, en dernier lieu, un degré d'appartenance à la catégorie plus ou moins grand. C'est pourquoi cette relation, inévitablement conflictuelle engendre une forte hiérarchisation et donc *une ordination* qui pousse les dialectes à se modifier pour ressembler toujours plus au prototype ; ce qui nous a conduit à dire qu'en ce qui concerne l'évolution linguistique le hasard a quelques conditions. Andrée Tabouret-Keller a souligné qu'il existe trois types de raisons pour lesquelles les locuteurs se laissent si facilement séduire par la suggestion de la langue : des motifs institutionnels, des motifs symboliques et des motifs imaginaires (Tabouret-Keller, 2004). Dans ce processus, *avoir un nom* et *être sur la carte* deviennent des faits cruciaux. Au même titre que *percevoir et sentir la langue*. Entre le passage du désordre réel à l'ordre imaginaire, le rôle des locuteurs – et chacun a son idée sur “sa” propre langue et sur celle des autres – devient fondamental. Partant du principe que l'appartenance d'un individu au groupe détermine le degré d'identification au prototype, s'identifier implique donc *agir pur être identique* (Tabouret-Keller, 2004). C'est à ce moment qu'intervient la convergence (Eloy 2001 : 138-139).

Dans des conditions naturelles, nous l'avons vu, la langue n'est autre qu'une *suggestion* ; il ne peut donc y avoir de grammaire de la langue. De chacun des locuteurs, par contre, oui. Comme l'a fait remarquer Sylvain Auroux (1998 : 260) « il est peu probable qu'existe quelque chose comme la langue, que se constituerait *spontanément*, sous la forme d'un objet quasi naturel. » Mais les locuteurs, par le processus de convergence que nous avons évoqué, se sont fait une idée de la langue et donc, dans la perception, elle existe. Personne n'utilise une langue pour s'exprimer mais tous sont convaincus qu'ils le font. Dans cette acception de la langue, nous l'avons dit, les locuteurs appartiennent à la langue à des degrés différents et de façon ambiguë – les locuteurs pouvant ressembler, à des degrés divers, à plus d'une langue. C'est la raison pour laquelle dans ces conditions naturelles les frontières linguistiques sont si floues et qu'il est parfois aussi difficile de savoir de quoi nous parlons lorsque nous employons le terme langue. Reste à savoir si *langue* a toujours le même sens, si le concept de

langue a une valeur universelle. Personnellement, nous ne le croyons pas (Makoni et al. 2003 ; Makoni et Pennycook 2006 ; Blommaert 2010 ; López 2010), mais nous pourrions également en débattre, il est un thème central d'un chapitre dans ce livre.

2. L'espace des langues dans les sociétés modernes

Jusqu'à maintenant, nous avons émis trois idées : 1) Pour parler nous utilisons les langues naturelles. 2) Lorsque les langues naturelles se ressemblent suffisamment pour permettre l'interaction linguistique, la suggestion d'un prototype est générée ; à ce stade, la langue n'est rien d'autre qu'une abstraction. 3) Dans un espace de communication naturel, le prototype commun agit comme un aimant sur les langues naturelles qui, de cette façon, convergent.

Nous pensons que les choses se produisent ainsi en conditions naturelles et donc dans des sociétés qui ne se sont pas organisées consciemment pour intervenir sur la niche écologique où se tient la communication. Mais, à un moment donné de l'histoire linguistique, l'invention de l'écriture a totalement changé la face des choses dans certaines parties du monde. L'oralité et l'écriture font appel à des sens différents, la première à l'ouïe, la seconde à la vue. Silvain Auroux (1994 : 47-56) a montré que pour étudier la langue, il a fallu l'écriture. L'écriture rendait possible une technologie, la science linguistique, qui permettait de créer un idiolecte certes artificiel mais réellement utilisable, aux caractéristiques très particulières :

- Tout d'abord, le fait d'être un idiolecte dans lequel s'identifient tous les idiolectes oraux grâce à la relation équivoque entre l'oralité et l'écriture.
- Puis, être un idiolecte qui rende possible, sur le plan de l'usage, l'articulation d'une intercommunication où les participants utilisent un même idiolecte.
- Ensuite, être un idiolecte qui puisse se projeter dans chacun des idiolectes oraux des participants au point qu'il s'y confonde. L'objectif de la linguistique (plus encore celui de l'enseignement scolaire de la langue) est

précisément de favoriser cette confusion : faire passer pour “normal” ce qui est normatif et pour anormal ce qui s'éloigne de la norme. Auroux l'a très bien défini :

penser qu'une grammaire pourra engendrer la totalité des phrases dicibles au sein d'un groupe, ou même penser qu'une telle totalité harmonieuse existe, ce n'est pas éliminer à bon droit la normativité des sciences du langage, c'est au contraire adopter l'attitude la plus fautive qui soit : faire passer le choix subreptice d'une norme pour la réalité innocente d'un phénomène universellement attesté. (Auroux 1998 : 261)

- Enfin, dans l'idiolecte écrit s'opère l'objectivation majeure de la langue. Celle-ci, étant écrite, se voit, se touche, se manipule. Elle devient, d'une certaine façon, un objet de réflexion.

Cet idiolecte écrit peut être considéré comme un authentique *artéfact* construit à partir de travaux techniques où la réflexion linguistique a joué un rôle primordial. A la fin du processus l'artéfact devient, dans le sens cognitif, une représentation prototypique de l'oralité. Mais, outre le fait d'être un prototype, et ceci est fondamental, cet artéfact est aussi un idiolecte utilisable dans la réalité – comme si à partir d'un moment donné on pouvait s'asseoir sur la chaise conceptuelle, sans tomber ! Avec la coexistence de la langue écrite et des langues naturelles au sein de la même niche écologique, celles dernières qui avaient été le point de départ, commencent à être considérées de simples déviations du prototype (écrit) pour finir par être rejetées. Il y a maintenant une sélection induite, non naturelle : les lectes, qui, de genèse de la langue en viennent à être considérés comme un produit incorrect postérieur à la langue. Dans cette situation, la convergence peut déjà être planifiée et a beaucoup plus de force qu'auparavant. Avec l'écriture, la décroissance de la diversité peut être énorme ; Juan Carlos Moreno y faisait référence en parlant des «lenguas amenazadas por los lingüistas» (2007 et 2008). Mais c'est pourquoi “les vraies langues” existent réellement pour occulter, affaiblir et en grande partie effacer les langues naturelles. Une chose est sûre : quand Juan Carlos Moreno et nous-mêmes parlons de

langues, nous ne sous-entendons pas la même chose : il se réfère aux *langues-i* tandis que nous traitons des *langues-e*.

L'histoire linguistique de l'humanité a commencé il y a quelques 100000 ans et l'écriture est une révolution technologique (Auroux 1994) qui remonte à peine à 7000 ans. Mais elle a été si déterminante pour la structuration des langues et, donc, pour la diversité linguistique qu'elle marque deux étapes radicalement différentes. Avant l'écriture, la langue ne pouvait être qu'une abstraction, un prototype, parce que les seuls systèmes utilisables, les idiolectes, de par leur interaction, tendaient spontanément à se ressembler sans jamais parvenir à être tout à fait semblables. La réduction de la diversité ne pouvait, dans ce cas, se prévoir consciemment. En revanche, après l'écriture, les idiolectes, sous forme organisée – les écrits, bien sûr – ont pu réellement être utilisés par tous, premièrement sur le plan de l'écrit, mais aussi, plus tard, dans une projection orale, et être ainsi perçus comme la véritable langue. Le passage du désordre à l'ordre a pu s'ordonner à partir de l'écriture.

Nous ne pouvons pas expliquer si l'élaboration de cet artéfact destiné à réduire la diversité par la contrainte, cette fois oui, d'une langue véritable est le résultat d'une quelconque nécessité cognitive. En tout cas, on doit la rattacher à cette force considérable, le besoin qui nous pousse à vouloir ressembler aux autres membres du groupe. Bien que ce ne soit guère le moment d'en discuter, tout semble indiquer que l'interaction linguistique, le partage d'émotions exprimées à travers la langue et l'instauration de liens cohésifs entre les groupes sociaux soient liés (Iacoboni, 2009 : 107). C'est peut-être la raison pour laquelle les langues sont nécessaires. De plus, les prototypes présentent une structure verticale qui engendre trois niveaux d'abstraction (sub-ordonné, base et supra-ordonné) et il semble que le niveau de base corresponde à la langue. C'est pourquoi nous avons trouvé judicieux de faire porter le thème central de ce livre sur **l'espace des langues**. Comme si celles-ci étaient le produit d'une invention nécessaire à la cohésion de la communauté. En tous cas, comme l'a souligné Ángel López (2010 : 40), on peut dire à quelqu'un parlant le *tortosin* ou le

géronais qu'il parle aussi *catalan*, mais jamais on ne dira à une personne qui parle catalan ou espagnol qu'elle parle *roman*. Un peu comme si la langue était le niveau fondamental, celui qui permet de fuir le monde trop étroit des langues naturelles sans tomber dans celui trop vaste d'une langue globale.

3. Comment, quand et pourquoi inventons-nous les langues ?

Nous l'avons dit, l'acte d'écriture est la première opération technologique appliquée aux lectures : dans la mesure où la science linguistique s'est développée et a établi des certitudes scientifiques sur les langues (sur chacune d'elles), celles-ci ont acquis une légitimité, sont devenues plus réelles et ont "existé".

Aujourd'hui, certains linguistes reviennent sur la question de l'égalité des langues, d'un point de vue interne, se demandent si l'élaboration consciente de la variété écrite a pu influencer sur la complexité structurelle des langues écrites et vont jusqu'à avancer l'hypothèse que les langues les plus importantes et/ou les plus nouvelles sont les plus simples (Sampson 2009 et Gil 2009). L'hypothèse est osée et provocatrice, et mériterait d'être un jour approfondie. Mais nous nous accorderons tous à dire que, d'un point de vue sociolinguistique, les langues ne sont, en aucune manière, égales : certaines ont une forme écrite, et depuis plus ou moins longtemps, ont élaboré des grammaires et des dictionnaires, ont un pouvoir politique (des écoles et des moyens de pression), s'utilisent pour certaines choses, tandis que d'autres, non... Tous ces aspects sont en relation avec le degré d'élaboration de l'abstraction que nous appelons *langue*. Dans ce sens, la question ne porte peut-être pas sur l'égalité des langues mais plutôt sur leur statut de langues, certaines en sont et d'autres non – et d'autres encore, peut-être, ne le sont qu'à moitié.

⁶ Le tortosin serait la langue parlée à Tortose, province de Tarragone, au sud de la Catalogne. Le géronais serait la langue parlée à Gérone, au nord de la Catalogne.

En allant au bout de ce raisonnement, les langues sont toujours des constructions historiques que l'on peut sans doute synthétiser dans des processus relativement récurrents et similaires, bien que sans concordance temporelle, structurelle ou de résultats. Cette idée nous semble très intéressante, théoriquement : nous pensons qu'il est possible d'établir des phases génériques dans l'histoire (de l'élaboration) d'une langue, qui partent toutes d'un même point que nous appelons **l'acte d'écriture** – d'où la portée des polémiques et décisions relatives à l'orthographe, probablement l'une des composantes majeures de la grammaire, bien qu'actuellement elle ne soit pas tellement prise en compte par les linguistes (Nadal 2005 : 59-70). Plus tard, ces variétés écrites se sont rejointes dans un processus de **codification**, qui propose de façon plus ou moins évidente un modèle, parfois en lutte avec d'autres possibilités, pour finalement aboutir à un processus d'**institutionnalisation** – c'est à dire, à l'ascension de la langue codifiée comme valeur ou symbole institutionnel de la communauté toute entière – qui permet d'imposer les langues ainsi que tous les mécanismes de pouvoir qui garantissent le ralliement intime des locuteurs et la perception d'ordre et d'homogénéité du fait linguistique.

La langue étant un objet élaboré par une communauté également élaborée, que Benedict Anderson (1983) a considérée comme imaginaire, l'imposer exige un récit du passé qui agisse en tant qu'histoire partagée pour valider et représenter le groupe. La langue et son histoire font partie de ce récit, c'est pour cette raison que les mythes linguistiques (les origines lointaines, l'unité originelle, la pureté, etc.) sont nécessaires. C'est ainsi que la langue acquiert une valeur sentimentale que nous ne devrions pas négliger (Watts : 2011).

La conclusion qui s'impose comme une évidence, au vu de ce mécanisme, c'est que la science linguistique a été un maillon fondamental dans l'édification de la réalité des langues – mise, naturellement, au service des intérêts du pouvoir, quel qu'il soit. Et ceci n'est en rien une critique : toutes les disciplines scientifiques satisfont à des intérêts divers, en revanche, les langues n'existeraient pas sans la

linguistique. Mais il faut également considérer que, si les circonstances historiques (les intérêts du pouvoir) avaient été différentes, cette même science linguistique aurait parfaitement pu élaborer et légitimer d'autres langues, ou tout au moins aurait pu les élaborer de manière différente. Il y a mille exemples, de linguistes "déviant", d'incohérences, de lapsus de philologues – les philologues ont été un support indispensable aux linguistes dans le traitement et la rationalisation des témoignages linguistiques historiques, en particulier les écrits (Cerquiglini 2007 : 53-74).

Très étroitement lié à tout ce que suppose le processus de l'(élaboration de l')histoire d'une langue, siège un autre concept inévitable et nécessaire : celui de *dialecte*, que nous avons également voulu au cœur des débats. La dialectologie serait comme l'antilinguistique mais elle joue aussi un rôle dans l'élaboration des langues – tant qu'elle le peut : dans les langues très cimentées, comme par exemple le français, on n'observe que peu de dialectologie, et au contraire, beaucoup dans les réalités linguistiques plus précaires. Le dessein de la dialectologie est de rationaliser la diversité "réelle", d'établir ce qui est plus ou moins marquant, de répertorier tout ce qui est nécessairement appelé à disparaître – surtout à cause du progrès social – et ce qui doit aspirer à un certain niveau de légitimité pour garantir la cohésion de la langue (de là, le concept des sous-standards, etc.). Elle a, de plus, une autre utilité importante : celle de compenser sentimentalement l'éclipse ou la perte de la langue naturelle ou "maternelle" des locuteurs.

4. Nous avons besoin des langues et aussi des linguistes

Ce que nous venons de voir nous ouvre un autre champ de réflexion : la charge émotionnelle non négligeable que nous mettons dans les langues (et dans les dialectes de ces langues qui nous sont propres). Nous avons dit au début qu'en différents lieux et époques historiques, certaines personnes ont même été prêtes à donner leur vie pour leur langue, et il semble que l'implication des langues dans le lien de parenté – l'idée de *langue maternelle* – soit ici déterminante (Mitchell : 2009). Nous avons aussi abordé les mythes linguistiques

comme éléments qui chargent les langues de valeurs sentimentales. Sur un plan plus concret, on ne compte plus les cas où des experts en linguistique s'effondrent en larmes lorsqu'on les interroge sur l'abandon de la langue courante, ou ceux de locuteurs inondés de joie en retrouvant une forme linguistique ou un usage qu'ils n'utilisaient plus depuis longtemps. Nous avons l'impression que sans associer d'une quelconque façon l'élément émotionnel à l'analyse historique des langues, il est impossible d'expliquer de manière totalement satisfaisante l'histoire de ces langues et le comportement des linguistes. Par chance, aujourd'hui, nous savons que raison et émotions ne sont pas contradictoires (Damasio : 2001). C'est la raison pour laquelle nous avons souhaité clôturer ce livre par une réflexion sur les relations qu'entretiennent la langue et les émotions et que celles-ci occupent une place de choix dans un colloque de 2013.

En définitive, les langues, dans les territoires où elles se sont effectivement constituées en *langues* telles que nous les avons décrites, ont un rôle déterminant dans l'articulation des sociétés et dans la détermination des identités collectives. Historiquement parlant, elles ont été nécessaires (au même titre que les autres composantes de la Culture) à l'élaboration des structures mentales et politiques qui régissent aujourd'hui le monde moderne et à la domestication de la "réalité" sauvage. L'opposition entre *langue* et *langue naturelle* n'est rien d'autre, au fond, que la distinction classique entre la *cultura* et la *natura*. C'est pourquoi nous pensons que les langues continuent d'être d'une absolue nécessité pour affronter les menaces de l'avenir et surmonter les nombreuses difficultés qui mettent en péril la cohésion des communautés. Dans un monde où les déplacements de population et le brassage humain se sont accentués, où s'affrontent en permanence différentes façons de penser et d'appréhender la vie, les langues sont porteuses de certaines valeurs qu'il faut souligner et renforcer : on peut utiliser plus d'une langue et dans chacune mettre certaines caractéristiques représentatives, d'identité, de pacte social. Le gérer n'est pas à proprement parler l'affaire des linguistes, mais leur contribution peut certainement le rendre plus facile ou au contraire plus difficile.

La linguistique n'est pas inoffensive et les linguistes ne peuvent se permettre de se montrer naïfs. Nous savons déjà que même l'absence d'idéologie est une idéologie – qui, en termes linguistiques, favorise toujours les langues les plus puissantes. Les linguistes travaillent sur un matériau très sensible et doivent savoir que tout ce qu'ils font a une connotation. Nous avons besoin de linguistes conscients de l'importance et de la noblesse de leur tâche, parce que nous autres humains avons sans nul doute besoin des langues pour vivre pleinement.

Il y a maintenant une vingtaine d'années, plus ou moins quand ont débuté les colloques sur « Problemes i Mètodes de la Història de la Llengua », une citation du grammairien catalan Josep Ullastre du XVII^{ème} siècle, découverte par Francesc Feliu, servait de titre et fournissait à Josep M. Nadal un thème de réflexion sur la nature des langues. Aujourd'hui, cette même citation nous revient et nous semble pour le moins adéquate pour conclure notre éloge des linguistes puisque :

Són les llengües semblants a les aigües del mar perquè, com estes, estan subjectes al moviment segons la diversitat dels vents que les combaten. Així, les llengües estan exposades a la mutació segons la varietat de les nacions que entrevénen dins dels reines i províncies en les quals se parlen. Per això, a la manera que l'autor de la naturalesa donà precepte a les aigües perquè no traspassassen sos prefigids límits, encara que de vèrios modos contrastades, han procurat també ingeniosos, los hòmens, cenyir les llengües amb assentats preceptes i regles per a mantenir-les i millorar-les, per medi d'elles, dins los límits de sa pàtria⁷.

REFERENCES

⁷ Les langues sont pareilles aux flots marins car, comme eux, elles dépendent des courants changeants des vents qui les combattent. Les langues sont ainsi soumises à la mutation selon la diversité des nations qui composent les règnes ou provinces dans lesquelles elles sont parlées. C'est pourquoi, de la même façon que le Créateur a imposé des lois aux flots afin qu'ils n'outrepassent pas leurs limites, les hommes, eux aussi ingénieux, ont tenté d'encadrer les langues par des règles et normes pour les maintenir et les améliorer grâce à elles dans les limites de leur patrie.

- ALESINA, Alberto et Enrico SPOLAORE. *La mida de les nacions*. Barcelone : LID Editorial Empresarial, 2003.
- ANDERSON, Benedict. *Imagined communities*. Londres : Verso, 1983.
- ARDUINI, Stefano et Roberta FABBRI. *Che cos'è la linguistica cognitiva*. Roma : Carocci, 2008.
- AUROUX, Sylvain. *La révolution technologique de la grammatisation*. Liej : Mardaga, 1994.
- AUROUX, Sylvain. *La raison, le langage et les normes*. Paris : Presses Universitaires de la France, 1998.
- BLOMMAERT, Jan. *Sociolinguistics of globalization*. Cambridge : Cambridge University Press, 2010.
- CERQUIGLINI, Bernard. *Une langue orpheline*. Paris : Minuit, 2007.
- DIXON, Robert M. W. *The rise and fall of languages*. Cambridge : Cambridge University Press, 1997.
- DAMASIO, Antonio. *El error de Descartes*. Barcelone : Crítica, 2001.
- ELOY, Jean-Michel. «Sociolingüística retrospectiva i actual : cap a una modelització de la història de les llengües». Dans Jordi CORNELLÀ et Cristina JUHER (eds.). *Els models lingüístics d'Europa*. Gérone : Universitat de Girona, 2001, p. 129-160.
- Eloy, Jean-Michel (dir.) *Des langues collaterales. Problèmes linguistiques, sociolinguistiques et glottopolitiques de la proximité linguistique*. Paris : L'Harmattan, 2004.
- GIL, David. «How much grammar does it take to sail a boat ? ». Dans Geoffrey SAMPSON, David GIL et Peter TRUDGILL (eds.) *Language complexity as an evolving variable*, Oxford : Oxford University Press, 2009, p. 19-34.
- IACOBONI, Marco. *Las neuronas espejo*. Buenos Aires : Katz, 2009.
- JOSEPH, John E. *Limiting the arbitrary. Linguistics naturalism and its opposites in Plato's Cratylus and modern theories of language*, Amsterdam : John Benjamins Publishing Company, 2000.
- LECERCLE, Jean-Jacques. *The violence of language*. Londres-New York : Routledge, 1990.
- LÓPEZ GARCÍA, Ángel. *Pluricentrismo, hibridación y porosidad en la lengua española*. Madrid-Francfort : Iberoamericana Vervuert, 2010.

- MAKONI, Sinfree ; Geneva SMITHERMAN ; Arnetha F. BALL, Arthur K. SPEARS (eds.). *Black linguistics. Language, society, and politics in Africa and the Americas*, Londres-New York : Routledge, 2003.
- MAKONI, Sinfree et Alastair PENNYCOOK. *Disinventing and reconstituting languages*. Clevedon-Buffalo-Toronto : Multilingual Matters Ltd., 2006.
- MARINA, José Antonio. *Las culturas fracasadas*. Barcelone : Anagrama, 2010.
- MITCHELL, Lisa, *Language, emotion, and politics in South India. The making of a mother tongue*. Bloomington : Indiana University Press, 2009.
- MORENO CABRERA, Juan Carlos. « Lenguas amenazadas por los lingüistas ». *CD-15 anys Grup d'Estudis de Llengües Amençades*. Barcelone : Universitat de Barcelona, 2007. (http://institucional.iec.cat/gc/digitalAssets/11083_MorenoJCGELA.pdf , dernière visite juin 2012)
- MORENO CABRERA, Juan Carlos. *El nacionalismo lingüístico. Una ideología destructiva*. Barcelone : Península, 2008.
- MUFWENE, Salikoko. *Language evolution. Contact, competition and change*. Londres-New York : Continuum, 2008.
- NADAL, Josep M. *La llengua sobre el paper*. Gérone : CCG edicions, 2005.
- NETTLE, Daniel. *Linguistic Diversity*. Oxford : Oxford University Press, 1998.
- NETTLE, Daniel et Suzanne ROMAINE. *Vanishing voices. The extinction of the world's languages*, Oxford : Oxford University Press, 2000. [traduction en catalan de Josep CORTADELLES et Josep FERRER. *Veus que s'apaguen. La mort de les llengües del món*. Gérone : CCG, 2004.]
- PETROFF, André-Jean. *Saussure : la langue, l'ordre et le désordre*. Paris : l'Harmattan, 2004.
- RITT, Nikolaus. *Selfish sounds and linguistic evolution. A darwinian approach to language change*. Cambridge : Cambridge University Press, 2004.
- SAMPSON, Geoffrey. « A linguistic axiom challenged ». Dans Geoffrey SAMPSON ; David GIL ; Peter TRUDGILL (eds.). *Language complexity as an evolving variable*, Oxford : Oxford University Press, 2009, p. 1-18.

Saussure, Ferdinand de, *Curs de lingüística general*, Barcelona, Edicions 62 / Diputació de Barcelona, 1990. [Anne-Marie, il faut substituer cette référence par l'originel]

TABOURET-KELLER, Andrée. « Pourquoi veut-on qu'un parler soit une langue ? Le cas des langues régionales, ou encore le guépier des langues régionales en France ». Dans Eloy, Jean-Michel (dir.). *Des langues collatérales. Problèmes linguistiques, sociolinguistiques et glottopolitiques de la proximité linguistique*. Paris : L'Harmattan, 2004, p. 77-89.

WATTS, Richard J. *Language myths and the history of English*, Oxford : Oxford University Press, 2011.